

Sous la direction de Baril, D. et Baillargeon, N. (2009). *Heureux sans Dieu*. Montréal : vlb éditeur

Andrée Quiviger

Volume 39, numéro 1, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096860ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1096860ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (imprimé)

2371-6053 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quiviger, A. (2010). Compte rendu de [Sous la direction de Baril, D. et Baillargeon, N. (2009). *Heureux sans Dieu*. Montréal : vlb éditeur]. *Revue de psychoéducation*, 39(1), 114–116. <https://doi.org/10.7202/1096860ar>

- **Sous la direction de Baril, D. et Baillargeon, N. (2009). *Heureux sans Dieu*. Montréal : vlb éditeur.**

Daniel Baril et Normand Baillargeon ont contacté une cinquantaine de personnes pour finalement réunir quatorze auteurs de diverses provenances et jouissant d'une certaine notoriété afin qu'ils témoignent par écrit de leur trajectoire vers l'athéisme. Dans leur introduction, ils attribuent à tort ou à raison le faible taux des réponses à leur invitation au fait qu'il soit encore difficile chez nous d'afficher son athéisme, affirmation d'ailleurs répétée *in texto* : *l'athéisme dérange, fait peur, voire suscite le rejet*. J'ai pu vérifier pour ma part dans plusieurs milieux où les non-croyants sont majoritaires que, au Québec, c'est plutôt la croyance qu'on craint d'afficher. N'avoir *ni Dieu ni maître* fait «déluré», alors que croire en Dieu fait plutôt naïveux. Par ailleurs, les auteurs s'émeuvent du fait que l'athéisme ne soit pas intégré aux thématiques du nouveau programme scolaire *Éthique et culture religieuse*. Mais il me semble pourtant que l'athéisme n'ait rien d'une culture religieuse (!) et que, d'autre part, l'éthique concernant les valeurs, elles font partie du patrimoine de l'humanité indépendamment des croyances. Il eût été nécessaire de mieux expliquer en quoi ils se formalisent d'être absents du programme et à quel titre on aurait dû les y intégrer. Quoi qu'il en soit, il est loin d'être évident que les athées soient victimes d'ostracisme dans notre province, et cette auto-victimisation affaiblit malencontreusement l'introduction.

Les témoignages eux-mêmes sont inégaux quant à la profondeur des arguments. Les articles signés au féminin –et quelques-uns au masculin- ont une facture plus anecdotique : la conception du religieux se limite aux expériences enfantines soumises aux pratiques sacramentelles ou aux obsessions sexuelles des confesseurs. Bref, on semble avoir plutôt délaissé un folklore que la foi. Néanmoins, Isabelle Maréchal se montre plus nuancée et propose des questionnements un peu plus larges, mais je dois surtout souligner le savoureux petit morceau de bravoure de Louise Gendron : d'un point de vue littéraire, il vaut à lui seul l'achat du livre. L'éditeur a été bien avisé de lui faire ouvrir le bal.

Les auteurs issus des univers scientifique, philosophique ou de quelque faculté universitaire posent de plus substantielles questions à la croyance religieuse en fonction des progrès de la connaissance et, en ce sens, le livre vaut la peine d'être lu. Mais là encore, la perception du religieux est cantonnée dans ce qu'il représente de plus aliénant et de moins fondamental. Il est vrai que la dogmatique chrétienne fait lamentablement échec à la rationalité et que le témoignage de nombreux croyants tous azimuts –à titre individuel ou collectif- se révèle à bien des égards carrément scandaleux, sinon révoltant. Il est également vrai que les institutions religieuses perdurent d'autant plus qu'elles servent souvent de refuge sous la menace de l'inévitable et qu'elles inventent des significations spirituelles à la souffrance. Cependant, le concept de Dieu n'est pas à confondre avec les religions qui s'en sont emparé. Puisque, en Occident, les religions courantes relèvent davantage du monothéisme, on ne saurait parler d'athéisme sans se positionner par rapport aux textes fondateurs, ce que les auteurs du collectif ne font pas. Autrement dit, leur argumentation critique n'attaquent pas le fond des

choses mais des contenus que mêmes les croyants rationnels réfutent : on peut en effet croire le Dieu dont font état les Écritures hébraïques et faire face à une réelle angoisse de la mort, s'interroger fondamentalement sur le thème de l'inégalité des chances et de l'injustice, demeurer tout à fait conscient des inepties du discours institutionnel, se scandaliser des contre-témoignages individuels et collectifs, être résolument anticlérical, s'excommunier soi-même ou apostasier.

Le fond des choses, c'est la question d'une éventuelle Altérité à l'origine du monde et de la conscience humaine : soit que celle-ci émergée par hasard ou non d'une évolution échelonnée sur des milliards d'années se trouve entièrement livrée à elle-même, soit qu'elle se trouve dotée d'une ouverture à une altérité extérieure au monde. À mon humble avis, il n'est pas plus naïf d'opter pour l'ouverture à une Altérité qu'il est rationnel d'attribuer l'étonnante performance d'un cerveau humain au hasard. Par ailleurs, tous les croyants ne sont pas bêtement créationnistes, tous les scientifiques performants ne sont pas athées et ce ne sont pas tous les esprits des *Lumières* qui ont opté pour l'athéisme. Je me permets d'apporter ces nuances parce qu'elles me paraissent manquer à l'argumentation des auteurs dont le discours général laisse planer un jugement négatif sans appel sur les croyants. Par exemple, Ingrid Bétancourt serait demeurée croyante uniquement parce qu'elle traversait une épreuve intolérable (il eût été tout aussi logique qu'elle en perde la foi!) ; le Dalaï Lama est un personnage proprement insupportable selon trois des auteurs qui ne s'en expliquent pas ; Baillargeon, quant à lui, discuterait plus volontiers avec un jésuite qu'avec Nietzsche jusqu'au moment où celui-là rappellerait l'interdiction de limiter les naissances, comme si tous les religieux y adhéraient immanquablement, etc. Un jugement négatif et sans appel également sur les religions elles-mêmes : il me paraît assez syncrétique d'affirmer par exemple que *les religions monothéistes condamnent la nature qu'ils (sic) associent à la matière et au péché* (p. 150) puisqu'il y a belle lurette que la théologie a dépassé le manichéisme. Inversement, on peut regretter que, à titre de référence, trois auteurs se réclament du *Traité d'athéologie* de Maurice Onfray, lequel serait, plutôt qu'un véritable traité, un brillant pamphlet néanmoins rempli d'erreurs scripturaires et historiques.

Je veux bien qu'on caricature ce qu'on pourrait appeler les détritres des religions, mais on ne saurait argumenter sérieusement contre les monothéismes sans au moins effleurer l'inspiration qui parcourt leur livre fondateur qui, cinq millénaires derrière nous, qu'on le veuille ou non, interdisait les idoles sur le plan religieux, proposait des règles démocratiques sur le plan social et fondait l'éthique sur le principe de la responsabilité. Plusieurs institutions –et plus particulièrement la catholique-, c'est vrai, ont néanmoins créé une panoplie d'idoles, fondé leur morale sur la recherche du bonheur selon le modèle des philosophes de l'Antiquité et se sont organisées en régime hiérarchique alourdi de prétentions totalitaires. Comme quoi, on ne parle pas forcément du Dieu des Écritures quand on parle des religions monothéistes. Ces distinctions seraient, à mon avis, nécessaires quand on critique celles-ci au nom de l'athéisme, car le titre de l'ouvrage ne signale pas que les auteurs sont heureux sans religion mais bien sans Dieu. J'ajoute entre parenthèses que ces derniers témoignent davantage de leur sens éthique que de leur bonheur personnel, ce qui est certes plus intéressant bien que les valeurs, encore une fois, soient indépendantes des religions. Sans doute faut-il comprendre qu'ils s'adressent aux lecteurs qui confondraient «athéisme» et «hédonisme» en espérant que de tels lecteurs s'adonnent à ce genre de lecture.

Ce collectif n'est tout de même pas sans intérêt, en plus de nous mettre à jour sur les découvertes neurologiques concernant les tendances humaines à la mystique, il montre à quel point l'éducation et la pratique religieuses ont échoué à dépasser l'infantilisation. Il soulève également avec force les abus de pouvoir des églises et, en filigrane, le tort fait au concept de Dieu dès qu'on l'institutionnalise. Cela déborde très certainement les buts que poursuivaient les auteurs mais leur propre but est également atteint : ils témoignent effectivement de la possibilité d'un équilibre psychosocial, d'un itinéraire spirituel et d'un sens de l'éthique en dehors de toutes les adhésions idéologiques. Ils mettent finalement en évidence que la science est un puissant remède contre la foi naïve même s'il s'agit de deux approches paradigmatiques.

Andrée Quiviger